

Les éditeurs du dimanche

LE MONDE DES LIVRES | 01.02.2013 à 10h20

Par Catherine Simon



Illustration de Giulia d'Anna Lupo. | Giulia d'Anna Lupo

Le facteur ne les apporte jamais au "Monde des livres". Ni dans aucune rédaction de France ou de Navarre. Enfin si, peut-être de Navarre : des blogs s'en font l'écho, certains libraires leur ouvrent leurs rayons. *La Distraction des gares*, de

Monique Debruxelles (Rue des Promenades), *Vie privée et publique des animaux*, en deux tomes illustrés par Granville (Grands Champs), ou *Journal d'un poème*, de Roger Giroux (Eric Pesty Editeur), circulent sous le manteau. Ce sont des oeuvres incognito, exceptionnelles, sans coursiers ni attachés de presse. Leurs éditeurs sont bénévoles. Ces livres ont le goût des week-ends. Pour savoir à quoi ils ressemblent, il faut bouger.

Installée au pied des Buttes-Chaumont, à Paris, au milieu de ses cartons de livres, Charlotte Bayart-Noé, née à Arras il y a cinquante-trois ans, aime le thé, le Tour de France et les livres qui lui "*parlent du monde d'aujourd'hui*" autrement, insiste-t-elle, que la télévision. Ingénieur en informatique, c'est presque sans y penser que cette amatrice de romans est devenue éditrice.

Après avoir lancé un "*fanzine littéraire électronique*" destiné à ses amis et compagnons de lecture, elle a créé un blog, puis, le cercle s'élargissant, elle a monté, en 2009, avec un groupe de bénévoles, sa propre maison d'édition. Elle l'a baptisée Rue des Promenades, en souvenir de la rue d'Arras où elle a grandi. Son créneau ? Des textes courts, "*de 60 pages au minimum à 165 au maximum*". Son prochain livre, à paraître en mai, *Là où leurs mains se tiennent*, est le premier roman d'un instituteur de 27 ans, Nicolas Gregory - lui aussi fan du Tour de France.

Il existe "*plusieurs centaines*" de Charlotte Bayart-Noé en France, parmi les quelque 3 000 éditeurs recensés. C'est l'estimation que donne l'historien Jean-Yves Mollier, auteur d'*Edition. Presse et pouvoir en France au XX^e siècle* (Fayard, 2008). Difficile d'être plus précis. Ces petits éditeurs échappent au radar du Syndicat national de l'édition - pour lequel ils ne cotisent pas. Et puis, ils meurent beaucoup ! "*La moitié d'entre eux disparaissent après cinq ans d'existence*", indique le chercheur Bertrand Legendre, coauteur, avec Corinne Abensour, de *Regards sur l'édition* (Département des études, de la prospective et des statistiques, ministère de la culture, 2007).

En novembre 2012, à Paris, l'association L'autre livre a réuni, le temps d'un Salon (le dixième), quelque cent cinquante de ces entêtés, bien décidés à vivre, en dépit des "*concentrations de l'industrie du livre, de sa mainmise sur la diffusion-distribution et sur les médias*". L'association a eu le nez creux. Le Salon a été couronné de succès - preuve que le "*manque persistant de pluralisme*", qui caractériserait le monde des (gros) éditeurs, frustre un nombre croissant de lecteurs ? Comme d'aucuns le rappellent, c'est une petite maison de Montpellier, Indigènes, qui a publié, en 2010, *Indignez-vous*, de Stéphane Hessel...

Petits, donc, ils le sont : ils n'éditionnent pas plus de cinq à dix titres par an. Et indépendants, ils le restent - sinon du marché, du moins des grands groupes. Michel Valensi, des Editions de l'Eclat, préfère parler d'"*édition pauvre*". Leurs livres se vendent à 200 ou 300 exemplaires - rarement au-dessus du millier. Les éditeurs à qui "Le Monde des livres" donne aujourd'hui la parole ont en commun de ne pas vivre des livres qu'ils publient. Souvent même, cela leur coûte.

C'est le cas de Charlotte Bayart-Noé, qui ponctionne *"quelques centaines d'euros par mois"* sur son salaire pour financer ses livres, mais aussi de Fred Moret, graphiste chez Arte et patron des Editions du Zinc, ou de Pascal Dubois, musicien et designer sonore, qui a créé Oui'dire, l'une des rares maisons d'édition consacrée au conte et à la littérature orale.

Pour se faire connaître, il leur faut déployer ce que Bertrand Legendre appelle un *"surplus de créativité"*. Essais ou fictions, livres sonores ou livres-objets, le résultat est souvent fort, alliant originalité et professionnalisme. Il y a aussi, hélas, des choses médiocres ou simplement moyennes - et donc irrémédiablement condamnées.

Dans ce jardin secret, hétéroclite, on en trouve pour tous les goûts : des histoires qu'on écoute - jetez-vous sur celles de Mike Burns, Irlandais du Québec, et sur les autres CD de Oui'dire ! - ou des saynètes qu'on déplie. *La Traite*, par exemple : cette *"nouvelle spectaculaire manufacturée à Toulouse"* se lit d'une traite, précisément, sur un ruban de papier, fermé comme un cerceau, sur lequel une courte histoire est imprimée. Signé Carmella Carrington, ce livre-objet a été édité en 2012 par KissKiss BangBang, une maison tellement petite qu'elle n'a pas encore eu le temps d'ouvrir un site sur Internet. En attendant, foncez sur celui de Zinc Editions, avec ses séries *"1 polar en 7 chapitres et 7 cartes postales pour 1 destinataire"* ou son inclassable *Naissance d'une* (textes d'Olivier Apprill, encres d'Armelle Ritter)... D'un ouvrage oublié du psychiatre Franco Basaglia (Arkhé) à un carnet de voyage inédit de François Taillandier à Clermont-Ferrand (Page centrale), les éditeurs du dimanche ont l'oeil à tout.

Il est vrai que les progrès technologiques ont fait de l'édition une activité plus facile, plus accessible et beaucoup moins onéreuse qu'autrefois. Pour ceux qui gagnent leur vie par ailleurs, l'aventure ne présente pas grand risque. *"Fabriquer un livre ne coûte pas cher. Le plus dur, c'est la diffusion, le commercial"*, confirme Roger Tavernier, devenu, après une carrière dans l'édition, patron de Zellige.

Mais sans désir, rien n'y ferait... *"Porter un projet du début à la fin, je ne connais rien de mieux au monde"*, s'enflamme Charlotte Bayart-Noé. La jubilation du démiurge ou l'amour de la liberté ? Les deux sentiments cohabitent. *"D'habitude, dans le boulot, même quand on a les ingrédients en main, ce n'est pas nous qui décidons de la cuisine. Ici, oui,* reconnaît Fred Moret. *Et c'est rien que du plaisir."*

TRAVAILLER À SON RYTHME

Sans dieux, sans maîtres, beaucoup considèrent leur travail comme un artisanat. *"On est dans un temps qui est le nôtre. Nos seules contraintes sont celles que nous nous donnons"*, expliquent Julia Curiel et Stefani de Loppinot. Les deux fondatrices des Editions des Grands Champs travaillent à leur rythme - sans souci des saisons ou des prix littéraires. *"Je suis l'éditeur d'auteurs que j'aime"*, complète leur confrère Eric Pesty.

Cet amoureux de poésie, installé à Marseille, compare la création d'une maison

d'édition à l'ouverture d'un bar : *"Les gens viennent, auteurs, lecteurs... Ils s'accourent au comptoir. Et la machine se met en route."* Eric Pesty se tient résolument *"loin de la logique du marché"*. Il a d'ailleurs prévenu, sur son site, qu'il n'aurait pas le temps, en 2013, de lire de nouveaux manuscrits. *"Je suis un éditeur en dents de scie"*, conclut l'espiègle poète.

Qu'ils vivotent ou s'autofinancent, qu'ils parviennent même, par grand beau temps, à dégager une marge bénéficiaire, ces éditeurs-là font régulièrement fonction de viviers à talents. Les grandes maisons viennent y pêcher des auteurs - voire recruter des éditeurs. Martine Lévy, qui dirige La Cause des livres, a connu une aventure proche avec *Le Traumatisme en héritage*, recueil de témoignages publié en 1979 à New York, par la journaliste Helen Epstein.

La traduction française, éditée par La Cause des livres, en 2005, a été remarquée par Gallimard, qui a réédité l'ouvrage, enrichi d'abord d'un avant-propos de l'auteur, puis d'une préface de Boris Cyrulnik (Folio "Essais", 2012). Pour la patronne de La Cause des livres, sensible à *"une certaine reconnaissance intellectuelle"*, cette reprise par Gallimard est un motif de satisfaction. *"Ce qui me plaît, c'est de faire des livres qui ont du sens, de la tenue"*, souligne Martine Lévy, spécialiste des biographies et mémoires familiales. On lui doit, entre autres, la publication du surprenant *Journal 1902-1924*, d'Aline R. de Lens, préfacé par la chanteuse Sapho. Dont les ventes n'ont pas dépassé, nonobstant, les 500 exemplaires.

"L'accès au marché demeure une question capitale pour les petits éditeurs", insiste Bertrand Legendre. Selon le chercheur, qui enseigne à l'université Paris-XIII-Villetaneuse, les seuls qui ont survécu, au cours des vingt dernières années, sont ceux qui, disposant d'un *"vrai bagage professionnel"*, ont su développer une *"politique éditoriale cohérente - et consistante, avec un minimum de sept à huit titres par an"*.

Charlotte Bayart-Noé se donne neuf ans - le temps d'arriver à la retraite - pour percer. *"Trouver des lecteurs fait partie des fonctions de l'éditeur, estime-t-elle. Il faut se battre pour faire sa place sur le marché. Sinon, ça n'a pas de sens. Et c'est un bien mauvais tour joué aux auteurs"*, ajoute la patronne de Rue des Promenades. Mais comment mesurer une telle *"place sur le marché"* ? Fait de niches, de cercles, de fans fidèles et de lecteurs volages, le paysage du livre, désormais morcelé, pourrait bien, comme aux Etats-Unis, s'organiser autour de "communautés" de lecteurs, plus ou moins étendues.

"Après tout, des milliers de gens à travers le monde font des choses à cette échelle - minuscule : dans la musique, la photo... ou l'édition", sourit Martine Lévy. En France, la dernière née vient d'éclorre à Bordeaux : Mirobole Editions, spécialisée dans la littérature policière et de science-fiction *"exclusivement étrangère"*, devrait publier ses deux premiers titres au printemps. Le facteur du "Monde des livres" les attend de pied ferme...

Catherine Simon

